

LITTERATURE ET SYSTEME DES PLANTATIONS

DU CONTEUR OUBLIE AU CHRONIQUEUR SOLIDAIRE

Hypothèses pour une trajectoire de la littérature caribéenne créole utilisant la langue française.

Patrick CHAMOISEAU

A- LE CONTEUR PARLE ...

Ce qui nous sert de littérature a certainement commencé dans l'horreur du bateau Négrier.

Parmi les stupeurs terrifiées, les gémissements, les pleurs, les incantations magiques ou les râles d'agonie, il m'arrive d'imaginer tout soudainement un cri surgissant de la cale. Celui d'un africain quelconque qui, malgré son impuissance, refuse les chaînes ou vomit cette situation. Par sa contestation d'un ordre en marche, cet homme inaugure déjà l'allant de forces et de contre-forces où devra s'élaborer notre expression artistique. En effet, l'expression de cette révolte touche immédiatement à l'art dans la mesure où, pour nous, l'art ne peut être qu'indéfiniment révolutionnaire, indéfiniment situé dans cette zone essentielle où l'ordre du monde voit germer les libertés neuves. Seulement, après ce cri, ("ce cri indistinct qui nous nomme sans retenue"¹) il y eut un silence. Ce fut donc une sorte de rupture - la première-Silence de la mort ? Silence du détour² et de la ruse ? Nous ne le saurons jamais. En tout cas nous dûmes apprendre à dénouer patiemment cette rupture de silence pour retrouver la source esthétique de ce cri qui s'est dilué. En écriture, cela nous prit, me semble-t-il, une charge de siècles.

¹- Edouard Glissant. Le discours antillais. Editions du Seuil. 1981.

²- "En Martinique, où la population transbordée s'est constitué en peuple, sans que pourtant la prise en compte de la terre nouvelle ait pu être effective, la communauté a tenté d'exorciser le Retour impossible par ce que j'appelle une pratique du Détour." E.Glissant, page 31, op cité, voir aussi pages suivantes.

Mais du cri à la Parole qui s'éleva dans les plantations, il n'y eut pas de rupture d'organe. Nous ramenâmes des soutes le souvenir du cri, ou la nécessité du cri. Nous ramenâmes aussi, c'est certain, l'enseignement des conséquences du cri et nous nous vîmes enclins à mettre en oeuvre les manières du Détour. Détour qui s'obscurcira tant qu'il faudra, là aussi, attendre durant un lot de siècles celui qui nous l'expliquera. L'héritier du cri sera le Nègre Marron, mais l'artiste du cri, le Papa de notre expression littéraire, ce sera le Conteur - notre Conteur Créole.

Le Conteur apparaît dans le système des plantations. C'est ce système qu'il nous faut donc d'abord examiner afin de bien suivre la trajectoire de l'écriture créole caribéenne utilisant la langue française.

Aux Antilles, le système des plantations devrait s'appeler systèmes d'Habitations car entre l'habitation et la grande plantation, je vois les différences : la différence de l'exiguité, la différence de l'omniprésence du Maître -omni- présence qui fit qu'on l'appela : l'Habitant - la différence de sa maison toujours visible du champs où nous travaillions, la différence du peu de distance qu'il y avait entre nos cases et sa Grand'case, la différence d'une proximité entre sa vie et la notre. Tout cela amplifia, bien plus que sur les grandes plantations du pays de Faulkner ou les latifundias, les interactions de la créolisation. Le Conteur de l'habitation et celui des Plantations ont des stratégies différentes qu'il nous faudrait étudier. J'ai le sentiment que sur l'Habitation bien plus que sur l'immense Plantation, le Conteur connaît mieux la Parole et les valeurs du Maître, et le Maître perçoit mieux ce que le Conteur lui laisse percevoir, ou ce qu'il parvient à élucider. De plus, sur l'Habitation le Maître n'ignore pas l'existence. Cela fait de ce dernier un personnage quasi-officiel qui, de ce fait, doit dissimuler sa parole héritière du cri, et compliquer les tracées du Détour.

L'habitation où parle le Conteur est une unité de production autonome qui vit d'elle-même, sur elle-même. Elle occupe d'abord les terres plates, en bordure de mer ou à l'embouchure alluviale des rivières, puis grimpe les mornes, s'étage à mesure que les colons défrichent, à mesure qu'arrivent ceux qui n'ont pas les moyens d'acquérir une terre plate. Seulement l'Habitation n'est pas seule. Autour d'elle, se tisse la présence Métropolitaine. Présence des paroisses par l'entremise desquelles le pouvoir royal cristallise les bourgs. Présence des ports où armateurs et négociants de toutes sortes attendent les productions du planteur-habitant. L'Habitation a donc ses relais administratifs et religieux : ce sont les bourgs. L'Habitation a aussi ce que j'appellerais ses ouvertures sur le monde, là où sa production brute se transforme en argent, mais aussi - hélas pour elle, tant mieux pour les esclaves - une zone d'acculturation vive où l'ordre institué par le planteur-habitant se fait plus incertain, plus fragile, une sorte de fenêtre dangereuse qui très souvent aspirera l'oxygène métropolitain ou celui des peuples proches. Ce sont les

villes.

Mais ce n'est pas tout. Je vois l'Habitation à son début comme un lieu d'exils culturels. Les colons ne sont que des Européens en exil, et, longtemps, même lorsqu'ils ne seront plus, ils se vivront comme tels. Pour eux toute culture sera Métropolitaine, donc toute littérature. Et pire : les valeurs dominantes de leur culture d'origine seront érigées dans les hauteurs de l'idéal et - eux qui proviennent souvent de subcultures - (ce sont des provinciaux au terroir spécifique, des marginaux, très souvent des personnes en rupture de ban) - leur sur-moi culturel deviendra ce modèle qui au départ les opprimait, les menaçait de standardisation et qui, souvent, avait provoqué leur exil.

Les esclaves, eux, ne sont que des Africains déportés. Ceux-là doivent réinventer la vie, toute la vie, car ce sont ceux qu'Edouard Glissant a si justement appelé, les migrants nus, ceux dont le bagage se résume à des traces plus ou moins vives dans les replis incertains de la mémoire (on voit donc bien que, d'emblée, nous eûmes cette exigence d'une mémoire fuyante à conserver, donc d'une histoire à retenir, à restaurer). Ceux là feront avec ce qu'ils ont. Et si le Conteur, au départ, se souvient du Griot et balbutie une parole africaine, il devra rapidement, pour survivre et déployer sa résistance, se trouver son langage. Langage qu'en grande partie il prendra aux colons car il faut aussi admettre (au-delà de la nécessité de les utiliser) la fascination-répulsion qu'exerce sur le vaincu la culture et les valeurs du vainqueur. Ayant déjà fait leurs preuves, ces dernières seront intégrées à celles que l'esclave déploiera pour survivre. C'est pourquoi le conteur est, dans sa parole et dans ses stratégies, riche de l'Afrique et de l'Europe. C'est pourquoi, au départ, même s'il cherche à maintenir en lui uniquement l'Afrique-mère, il est créole - c'est-à-dire multiple, mosaïque et imprévisible³ - et que sa langue est la langue créole.

Ainsi, tandis que de générations en générations les esclaves, bien que cultivant une Afrique mythique (qu'elle le soit positivement ou, par la suite, négativement), transmettant à leurs fils une culture créole de résistance (dont nous verrons tout à l'heure une importante caractéristique), le colon, lui, transmet à sa descendance une norme culturelle calquée sur le modèle d'origine. Il transmet à ses enfants - qui souvent partent étudier en France - l'idée que toute culture est métropolitaine, toute littérature aussi. Mais il transmettra de même cette idée à ceux qui, par la suite, l'imiteront, je pense aux mulâtres, bien entendu, et aussi aux nègres emboîtant ce mouvement après l'abolition.

Ce qui caractérise, me semble t-il, l'ensemble culturel de l'Habitation c'est une ambiguïté qui ne disparaîtra jamais de notre être créole. Colons et esclaves sont en situation d'ambivalence.

³- Voir Eloge de la Créolité. De Jean Bernabé, Raphaël Confiant, Patrick Chamoiseau- Editions Gallimard, Paris 1989

C'est l'acceptation et c'est le refus. C'est la pulsion mimétique et c'est l'obscur vouloir de différence. Le colon, à mesure qu'il devient un Béké, donc qu'il s'enracine et se créolise, voit ses intérêts contredire ceux de la Métropole. Il prend ses distances d'avec le métropolitain, métropolitain qui transporte, certes l'idéal culturel auquel il s'accroche et qu'il vénère, mais métropolitain qui représente aussi le pouvoir central, qui transporte aussi, de Républiques en Républiques, des idées dangereuses pour l'ordre esclavagiste plantationnaire. En bref : métropolitain qui est un Autre. Le Béké sera autonomiste, indépendantiste, et louchera souvent vers les soubresauts libertaires du continent Américain.

Cette ambivalence se retrouve aussi bien chez l'esclave que chez le Nègre marron. L'esclave s'accommode de l'habitation, de l'ordre esclavagiste et colonial, tout en les contestant par les minuties d'une résistance détournée. L'esclave est fasciné par le maître et déteste le maître, l'esclave imite le maître et se démarque du maître. Le Nègre marron, lui, forcé d'articuler son magistral refus dans une zone étroite, sans arrière-pays géographique, sans arrière-pays culturel sinon le lancinement d'une mémoire obscurcie, se voit obligé d'accepter bien des termes de ce nouvel ordre de l'existence. Cela bien entendu se fit au détriment de l'idéal symbolisé par le premier cri : le marronnage perdit de son sens et de ses significations, à mesure que le refus - manquant d'oxygène, butant sur la mer - s'en allait respirer les vents d'acceptation.

Le plus important sera que ces deux groupes ethniques vivront sans le percevoir leur processus commun de créolisation. Non seulement ils ne le perçoivent pas mais ils le mésestiment. Et quand ils le soupçonneront, ils le mépriseront.

L'Habitation avait développé l'inattendu.

Cet outil de conquête et de défrichement, cette machine à exploiter et à enrichir (qui ne s'était jamais voulu d'enracinement et d'installation), avait développé un élément dont aucun de ses protagonistes n'avait eu garde ni n'avait désiré : une culture, c'est-à-dire une réponse globale à la situation, des visions du monde, des philosophies de l'existence, de us et coutumes, et tout cela avec une langue commune à tous, la langue créole. Pour le colon comme pour l'esclave, et, plus tard, pour le béké comme pour le fils d'esclaves, la culture créole ne sera pas une culture, ce sera tout au plus, si je puis me permettre, un outil d'agriculture, un savoir-faire de plantation pour la plantation. Quant à la langue créole, elle ne sera pas une langue, mais un baragouin de plantation pour la plantation. Et pour les uns comme pour les autres le tout sera frappé du vieux crachat esclavagiste.

Examinons maintenant notre système d'habitations du point de vue de l'écriture. La première constatation c'est que l'habitation, comme sans doute la grande plantation, n'a pas besoin d'écrivains, elle n'a besoin que de scribes. Elle n'a pas besoin d'écriture (c'est-à-dire de la projection plus ou moins esthétique d'un Moi),

elle n'a besoin que de scription. Scription, ici, désigne un écrit convenu pour dresser des comptes d'exploitation, rédiger des rapports ou s'acquitter de formulaires juridiques, de textes administratifs ou de correspondances commerciales. Outil de colonisation, l'Habitation considère l'écrit d'abord comme un épiphénomène, ensuite de manière étroitement utilitaire. Cette non-production d'écriture est d'autant plus nette que, souvent, du colon à l'esclave - et malgré toutes exceptions - l'Habitation est analphabète. Mais malgré cet état, le planteur, nous l'avons vu, s'est érigé un sur-moi culturel qu'il consommera concrètement ou symboliquement en faisant venir des livres de France. Ce sera, au départ, son seul mode de contact avec l'écriture. Il n'est pas le seul car, dans les bourgs, et plus encore dans les villes, la chose est courante, et même prisée : la littérature de France arrive, avec plus ou moins de retard, mais elle arrive. Et, du fait de l'éloignement, de l'exil nostalgique et magnifiant, elle arrive avec force de loi, ou, si vous préférez, force de tables Bibliques.

Voilà donc tracé le décor dans lequel le Conteur officie lorsque tombe la nuit. Et c'est lui le seul producteur de littérature, une littérature articulée dans l'ethno-texte de la parole, et qui, dans la parole, se forge un langage soumis à l'ambivalence, à l'opacité du Détour et à l'inédit insoupçonné de la culture créole. Je ne sais pas si le Conteur trouve son équivalent dans les bourgs et dans les villes - où l'écriture importée frappe les consciences d'une culture extérieure - on a besoin de lui. Quoiqu'il en soit, retenez qu'au départ notre unique expression littéraire est nocturne, à moitié clandestine, et qu'elle même, se voulant un moyen de résistance et de survie, ne se tient pas pour telle. Retenez, enfin, qu'orale, le conteur en est maître.

Voyons maintenant comment et pourquoi le Conteur va se taire.

B- LE CONTEUR SE TAIT.

Sans que nul ne s'en aperçoive ni ne le regrette, l'effondrement du système des habitations va instituer un terrible silence : le Conteur créole va se taire. Ce sera donc la seconde rupture pour fait de silence. Sa langue, la langue créole, va s'étioler, et, sans vraiment disparaître, va s'immobiliser. Cette immobilisation provient du fait que, globalement, le système d'habitation ne se verra remplacé par rien, ou, si vous voulez, le système d'habitations va se déliter dans la non-production. Les colonies vont devenir des départements français. Langue créole et culture créole se verront donc de plus en plus tourner à vide dans un système de consommation dont le moins qu'on puisse en dire est qu'il ne sollicite ni l'imagination, ni la créativité, ni l'exercice réel de cette volonté qui éclabousse une situation, s'y confronte, et produit de la culture. Le système de consommation, en même temps que ses produits fournit toujours - terrible cadeau - une culture, un ensemble de valeurs déjà tout prêts à consommer.

Mais, afin de comprendre pourquoi il y a eu immobilisation et non

Néantisation culturelle, il faut s'arrêter sur cette idée de production et de non-production. Dans l'Habitation, la production du colon n'est pas celle de l'esclave. Vis-à-vis de la production du colon, l'esclave aura - on le comprends - une attitude pour le moins distanciée. En clair, il s'en fout. Sa résistance passive s'exercera d'ailleurs en premier lieu contre elle. Par rapport à l'outil, la bêche, le coutelas, la houe, l'esclave aura par contre une attitude ambivalente car il s'en sert dans le but de produire pour lui-même, je veux dire afin de survivre. Pour lui-même il cultive son bout de terre. Pour lui-même il plante par-ci par-là dans le fond des bas-bois, il se loue de ci-de là au gré de ses dimanches et de ses talents. Cette production, qui lui permet de combattre la famine, d'améliorer son présent ou, parfois, son avenir, structure la part de son existence qui échappe au maître. A l'effondrement du système d'habitations la chose ne changera pas vraiment pour lui. Cette production de survie (identique d'ailleurs à celle que pratique le nègre marron dans les mornes) lui servira encore, non plus dans le cadre de l'habitation, mais dans celui des bourgs et des villes où il échouera comme djobeur, et dans les mornes, les pentes et les ravines où il se réfugiera pour posséder à son tour de la terre. Et c'est sans doute pour cela que nous avons eu des poches de culture créole maintenues à l'existence par cette production qui la sollicitait et qui, aujourd'hui, la sollicite encore. Voilà pourquoi la perspective de néantisation crainte par Edouard Glissant ne s'est jamais produite. Cette production de survie qui avec le temps s'est racornie en un squelette de procédés demande aujourd'hui qu'on l'interroge et la comprenne. C'est en tout cas en elle que nous devons plonger pour élucider le fait que le silence du Conteur n'ait pas été accompagné d'une disparition de sa parole.

Donc, avec la crise du sucre, les habitations explosent et libèrent leurs nègres sur les pentes, les mornes et les ravines. Elles les libèrent aussi dans les bourgs et dans les villes où ils vont rencontrer les mulâtres. Alors, il faut bien comprendre ceci : avec la langue et la culture créole on ne peut plus que survivre. Elles n'offrent que la perspective de demeurer dans les champs de cannes. Une autre langue devient alors pertinente : la langue française. Une autre culture devient alors vraiment opératoire : la culture française. C'est une voie que les mulâtres, dans les bourgs et dans les villes, avaient prise depuis déjà quelques temps. C'est une voie que les nègres emprunterons sitôt qu'ils l'auront décelée. Il n'y a plus qu'une alternative : survivre en créole ou exister en français. Et, bien entendu, le mot d'ordre général devient rapidement celui là : devenir français.

Devenir français ne fut alors pour personne une aliénation culturelle puisque le pays, ni l'habitation, n'étaient sensés avoir produit une culture. Et, s'ils l'avaient fait, qui donc aurait voulu de cette culture marquée du sceau de l'infamie, qui rappellerait si douloureusement des négativités, et qui, alors - les habitations étant moribondes - ne servait plus à rien. Devenir français c'était donc accéder à la Culture, quitter l'état nature. Devenir français c'était aussi empêcher au planteur-habitant de maintenir sa

domination. Ce qui était progressiste était métropolitain. Et nous nous mêmes - mulâtres en tête - à confondre liberté et assimilation. Liberté et francisation. L'effondrement des habitations fut donc, à l'insu de tous, de générations en générations et à mesure que le système de consommation se mettait en place, que le lien de 1635 devint la corde de 1946, un gigantesque effondrement culturel. La matrice culturelle créole sera désertée au profit des moules porteurs d'avenir de l'aliénation. Seule la musique créole et l'art culinaire créole conserveront de leur vitalité. C'est vers cette époque que les Conteurs vieillirent très vite, se turent, immobilisèrent leur parole dans la survie, ne quittèrent plus les mornes que pour participer à des veillées dont personne ne soupçonnait qu'ils étaient, eux-mêmes, les agonisants.

Voyons maintenant comment ceux qui écrivent vont oublier les Conteurs.

C- LE CONTEUR EST OUBLIE.

Dans ce décor et dans cette dynamique, l'écriture va prendre son essor à partir d'une rupture culturelle : on écrira sans la culture créole. Or, écrire sans la culture créole c'était en réalité (outre écrire sans son authenticité) pratiquer une triple rupture. On passe de l'oral à l'écrit, c'est une rupture par l'énoncé. On passe de la langue créole à la langue française: c'est une rupture par la langue. On passe du Conteur à l'écrivain, c'est une rupture par accélération. Bien entendu, à force de rompre, on ne va nulle part. Voyons donc les étapes de cette errance.

Pour les Créoles, insus d'eux-mêmes, la littérature nous l'avons vu, ne pouvait être que française. Cette idée de départ va se renforcer à la faveur des différentes considérations que nous avons avancées. C'est ce sur-moi culturel français qui régira donc l'écriture provoquant un processus largement connu. D'abord le mimétisme, mimétisme compliqué par ce que l'on a appelé le Bovarysme littéraire. Et, comme les nouvelles devaient traverser la mer, nous eûmes toujours une longueur de retard : Parnasse suranné, Symbolisme attardé, Romantisme de seconde main, en bref: une écriture de crizocal au travers de laquelle on se projette hors de son monde et hors de soi. Vient ensuite ce que les censeurs appelèrent Régionalisme et Doudouisme dans lequel excellèrent bien les mulâtres. Dans cette littérature, à première vue, on utilise la réalité créole, donc on revient un peu en soi et dans son monde, mais on y revient, comme un touriste, c'est-à-dire avec une vision européenne, une vision exotique donc superficielle. Et ce regard superficiel sue soi-même ne retient que l'évidence paradisiaque, les bleus du ciel, le blanc du sable, les fleurs et les petits oiseaux, et surtout celle que le voyageur apprécie par dessus tout : la doudou, une créature envoûtante qui cherche moyen d'améliorer sa déveine en charmant ceux qui passent. Quand cette écriture aura l'audace, elle désignera le racisme de cette société coloniale, condamnera les préjugés sociaux et, pour y mettre de l'oxygène,

chantera dans chaque ligne les grands horizons de l'universel. Mais je dois avouer que je prends du plaisir à lire cette littérature et que je la considère comme un bien précieux. Ces auteurs étaient malgré tout proches d'une réalité créole bien plus vivace et palpitante qu'aujourd'hui. Ils avaient beau l'ignorer, elle était là, elle les baignait, et dessous leurs mots, à côté de leurs images, en négatif de leur intentions, avec leurs silences et avec ce qu'ils sussuraient, on peut reconstituer des tressaillements de notre culture créole, cette culture qui nous est si nécessaire aujourd'hui et dont nous ne disposons que des immobilités à réactiver. Et c'est en cela qu'ils nous sont importants.

Vint alors la Négritude. Le grand cri nègre. Bien souvent, l'on considère que la véritable littérature antillaise commence là, et je comprends pourquoi. La Négritude nous restitua une partie de notre être : la partie nègre si féroce ment amputée. Elle nous restitua aussi une de nos matrices originelles qui, présent positivement au début de l'habitation se vit à mesure-à mesure chargée de négativité, au point d'obscurcir les fondements de notre être : la Négritude nous restitua l'Afrique. Mais envers elle les censeurs sont féroces : on peut considérer - dresse leur réquisitoire- que la Négritude remplaça, même si elle n'en eut pas le projet, une illusion par une autre illusion, l'Europe par l'Afrique. Qu'elle ignore les réalités de la culture créole au profit d'un étrange monde noir. Qu'elle déserta aussi la langue créole et fut fascinée par la langue française. Qu'elle poursuivit l'importation littéraire en prenant pied dans le Surréalisme comme d'autres l'avaient fait pour le Parnasse. Qu'elle éveilla à la conscience mais avec des armes aliénantes, gréco-latines, qui vont dans une logique de néantisation culturelle, - et-caetera, et-caetera.

Il est préférable d'aborder la question, me semble t-il, sous l'angle de nos ruptures. La Négritude, en contestant magistralement l'ordre colonial, nous restitua quelque chose dont nous avons perdu même l'écho : le cri - le cri originel, surgi des cales du bateau négrier et à la vibration duquel vient s'enraciner notre Littérature. Mais ce cri nous fut restitué de manière insuffisante, je dirai symbolique, car la Négritude ne dénouera pas le silence qui avait succédé au cri. Elle ne le pouvait pas. Il aurait fallu, pour ce faire, suivre cette tracée de silence dans les méandres du système d'habitation, épouser les balbutiements africains et émerger dans la parole nocturne, inédite, qui s'élève dedans la plantation. En clair, pour dénouer ce silence, il aurait fallu ne pas rompre avec le Conteur. Or, de la parole du Conteur la négritude ne prend pas le relais. D'avec cette lutte, elle rompt l'amarre, ignore et ne réassume pas les stratégies créoles de résistances, et sa résistance à elle, son combat, s'effectue avec des armes qui viennent d'Europe, qui viennent d'ailleurs et qui, bien que conscientisantes dans un premier temps, sont aliénantes à terme. Mais, quel bien précieux que ce retour au cri! - c'est pourquoi, si vous le permettez, j'aimerais m'arrêter un instant sur Césaire.

Je prophétise un temps où on lira Césaire comme je soupçonne Edouard Glissant de le faire, c'est-à-dire sans chausser les lunettes de la Négritude. Paradoxalement, ce phénomène littéraire réduit ou occulte la dimension réelle de Césaire, une dimension potentielle qui ne renvoie ni à la culture créole, ni à la langue créole - Césaire comme l'a dit si justement le Professeur Jean Bernabé, est un Anté-créole -, mais qui renvoie à notre existence créole. Son écriture a eu trop d'impact dans notre conscience collective pour n'être, profondément, que ce par quoi, aujourd'hui, il est convenu de la désigner. J'attends de pouvoir lire Césaire dans une plénitude intérieure et créole. Sa dimension réelle est liée à un achèvement de notre situation, c'est-à-dire à un moment littéraire, politique, économique, culturel, où toutes les ruptures auront été comblées, où nous ne buterons plus sur des noeuds de silence, ni sur aucune obscurité. J'attends de pouvoir lire Césaire, bercé par le soffle vertical d'une entité martiniquaise enfin souveraine. Et c'est ainsi que, curieusement, à bien des égards et sans qu'il ne le soupçonne lui-même, Césaire est encore à venir.

Voici donc ceux qui ont oublié le Conteur. Mais à les lire, surtout dans le roman, on se rend compte qu'à mesure-à mesure ils le recherchent obscurément, qu'ils tâtonnent, sans l'atteindre, vers le système des habitations et qu'ils rôdent là où les procédés de survie maintiennent des vestiges de la culture créole. Et, sans l'élucider, ils parviendront à le désigner, ou encore (comme dirait Mathieu⁴) à "en percevoir le tremblement sans pouvoir la nommer davantage". C'est pourquoi, à mesure que notre conscience s'élargit, l'écriture antillaise - chantant le Nègre, contestant la colonisation - erre à la rencontre d'une authenticité encore impénétrable pour elle. Elle ira dans les raziés, s'attardera dans les campagnes. La chose est surtout visible dans ce que l'on a appelé les romans de savane ou, si vous préférez, le roman paysan. Ce roman pressent que, si la matrice de l'aliénation est dans les villes, la matrice culturelle d'origine ne s'y trouve pas. Pour lui, écrire vrai c'est écrire campagne, écrire juste c'est écrire rural. Et il nous faudra attendre longtemps- longtemps pour que l'écriture s'en aille explorer la dimension créole de la ville.

Il y eut aussi l'illusion - que je ne développerai pas - des vertus de la langue créole. Trop nombreux furent ceux qui lui attribuèrent le magique pouvoir de dénouer les ruptures qui mènent à la vraie parole antillaise. Et là aussi, il nous faudra attendre longtemps- longtemps pour savoir que c'était, dans le relais à établir avec elle, moins une affaire de langues qu'une exigence de langage. Maintenant, Mesdames et Messieurs, voici venir qui prend la relève du Conteur, le Chroniqueur faisant des livres⁵.

⁴. Mahagony, E. Glissant, Ed du Seuil.

⁵. Voir la phrase de Salim Jay, en exergue du Roman "Mahagony", de E. Glissant.

D - LE CONTEUR EST RELAYE.

Voici venir le Chroniqueur.

Qui est-il ?

C'est celui qui "va fouiller plus dru, tisser plus serré, enrouler le premier fil de l'histoire sans pour autant suffire à la trame." Mathieu, personnage du roman intitulé Mahagony, le connaît bien car le Chroniqueur l'a choisi comme guide de son exploration. Laissons-le nous le présenter.

Mathieu désigne le Chroniqueur comme un tumultueux raconteur d'histoire, un hagiographe des sites, un délégué aux calligraphies. Il dit que le Chroniqueur est encombré de fragiles datations et d'obscurités nées d'une légitime loi. Que le Chroniqueur avance dans une masse acharnée de temps qu'il débroussaille par sa sauvegarde et qu'il déroule avec rigueur, obstination, et que, miraculeusement, il se débarrasse de l'odeur du passé. Mathieu affirme que le Chroniqueur est à mesure-à mesure changé par ce qu'il dit. Que le Chroniqueur sait que la parole est, ici, apposée à la chose écrite et qu'elle nous maintient en attente d'un légendaire surgissement. Que le Chroniqueur garde le regard fixé sur le passage et qu'il s'inquiète moins de ses personnages que du " vent glissant sous les acacias". Qu'il a abandonné les " ampleurs de paroles, les paraboles en majesté, les solennelles remontrances, les grands élans " pour l'exploration minutieuse et patiente de notre réel, et pour " l'entassement à tous les niveaux". Qu'aux éclaircies, le Chroniqueur préfère " les grands tourments impénétrables". Mathieu dit enfin que " son mon est l'envers de celui d'un colon".

Le Chroniqueur a eu de la chance. Il est né dans le système des Habitations et il en possède l'intuition fulgurante. Ce que toute notre écriture cherchait en tâtonnant, lui y va très tôt et commence le long travail de combler les ruptures. Et le Chroniqueur peut aller loin, car lui ne craint pas d'avancer dans le mystère ni de s'accommoder avec l'obscurité.

D'abord, il ne tombe dans aucune illusion, ni dans celle de l'Europe, ni dans celle de l'Afrique. Il comprend que de ces deux termes a germé " une autre réalité". Il nomme alors l'existence antillaise et nous réinstalle " dans la vérité de notre être ", vérité qu'il nous faut alors élucider. Posté au coeur du système des habitations dont il sait - et accepte surtout- la situation de matrice culturelle, le Chroniqueur perçoit alors la clameur du silence qui a bloqué le premier cri. Et il voit aussi comment, à partir de cette rupture, se déroule tout un obscurcissement de la mémoire, un chapelet de ruptures qui se succèdent du fait de l'impossibilité de choix, de l'imposition arbitraire des valeurs, et se nourrissant parfois de la notion même de valeur. Il voit "

le déracinement initial, l'absence de références collectives, la méconnaissance de notre passé subi, la mise entre parenthèses des couches populaires, l'isolement paralysant dans l'entour Caraïbe et américain, le manque de confiance en nous-mêmes et le déséquilibre qui en résulta⁶. Il se rend compte, à mesure de son avancée dans le dénouement des ruptures, qu'il descend dans le monde, ou dans ce qu'il appelle le TOUT-MONDE, et que ce peuple, cette culture, surgie du système des habitations fait partie d'un vaste ensemble à la douleur transversale : le système des plantations. Il comprend que chaque réalité particulière doit, en même temps, s'appréhender à l'échelle de cet ensemble. Et que cet ensemble a vocation à la plus riche et à la plus extraordinaire des synthèses, à la plus imprévisible, à la plus mosaïque, à la plus ouverte des synthèses, celle qui vocation à l'exercice de ce qu'il appelle La Relation. Il voit les diversités renaissantes ruer sous l'ordre standardisé du monde, le Divers assaillir l'Un. Il voit que ce monde est souterrainement un tout dans la conscience insue du relaté. Que ce tout se rythme et évolue dans un obscur mouvement auquel pièce peuple n'échappe. Il voit enfin que cette diversité du monde est une chance neuve, offerte, et qu'il faut en organiser la mise en relation harmonieuse dans la préservation consciente de chaque opacité. Une sorte de récomposition diffractée. L'histoire ne dit pas si le Chroniqueur face à la formidable dimension de la tâche, a connu quelque hésitation. Et j'aurais bien aimé savoir si son écriture - ne serait-ce qu'un instant - a tremblé.

Alors, ancré dans l'infini de son petit pays, face au maëlstrom, il commence à en combler les ruptures de manière à permettre l'émergence de notre vraie littérature, la vraie Parole antillaise. Il découvre l'acceptation et le refus. Il élucide le Détour, dénouant alors le premier noeud de silence. Suivant la tracée du marronnage, il en explore toutes les dimensions dans leur interrelation avec celles des nègres qui dans l'habitation restent - et rusent. Ne pouvant briser toutes les obscurités de notre non-histoire, il élabore une vaste légende qui décode le paysage et nous restitue progressivement à ce qui fonde l'essentiel d'une conscience collective : "le sentiment de la durée". Puis pour redensifier le tout dans les mailles de sa parole, ce solitaire se déclare solidaire. Solidaire vraiment. Solidaire absolument. En ce pays de ruptures, il devient celui qui lie et qui relie. Car il sait que lui aussi, comme nous tous, pratique une sorte de Détour un peu obscur à lui même, et que notre vérité surgira de la conjonction d'autres paroles, d'autres écritures, et que, nos paroles valant autant qu'elles se relaient, chacun aidera à la justesse de l'autre. Et, bien entendu, som premier geste fut de tendre la main au Conteur qui s'est tu, au Conteur oublié, et de charger, de relayer la poétique de sa parole riche de toutes nos stratégies de résistance.

Voilà, au bout de cette trajectoire dont la lecture provient de

⁶- E. Glissant, Le Discours antillais, page 20.

son oeuvre, nous parvenons au Chroniqueur solitaire et solidaire. C'est lui qui, dans les îles de colonisation française bâtit aujourd'hui, me semble t-il, le futur de la littérature antillaise. Ce Chroniqueur, vous l'avez compris, c'est Edouard Glissant, et, pour l'instant, il serait non téméraire, mais impossible d'aller plus loin.

Patrick CHAMOISEAU
Fort-de France, le 23 avril 1989.

Library of Glissant Studies ©CFFS/SU